125

La Corbeille
d'oranges vaud:
en un acte
théâtre royal
du parc
412

14

Souffleur.

LA CORBEILLE D'ORANGES,

OU LE PAGE DE SCHOENBRUNN,

COMÉDIE

En un Acte, en prose, mêlée de Couplets,

DE MM. MERLE ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 3 juin 1812.

ADMITTON DU THEATRE DE BRUXS.

PRIX : 1 FRANC 25 CENTIMES.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT, RUE St.-SAUVEUR, N°. 41.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N°. 51,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1812.

3474
3

cette pièce a 80 rep.on

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE DE RHEINSBERG, Page de l'Empereur Joseph II	Mlle. CUISOT.
GUTTLER, Concierge du parc.....	M. DUBOIS.
FRITZ, son Fils.....	M. BRUNET.
LA MÈRE GOUTTMAN, Laitière..	Mme. BARROYER.
MARIE, sa Fille.....	Mlle. PAULINE.
LE BAILLY	M. PINSON.
UN SOLDAT PARLANT.....	M. FLEURY.
Paysans.	
Paysannes.	
Deux Pages.	
Deux Soldats.	

La Scène se passe en Autriche, sous le règne de Joseph II, vers 1785.

LA CORBEILLE D'ORANGES,

OU LE PAGE DE SCHOENBRUNN,

Comédie en un Acte, en prose, mêlée de Couplets.

(Le théâtre représente le château et les jardins de Schœnbrunn dans le fond. Une grande grille, décorée des armes d'Autriche, est placée à la moitié du théâtre; on voit, sur la droite, une petite laiterie; une fenêtre est au-dessus; un treillage est placé devant la porte; un factionnaire se promène sur le derrière de la grille, devant les fossés du château.)

SCÈNE PREMIERE.

(Il fait nuit.)

FRITZ, *en dedans du jardin*, UNE SENTINELLE.

FRITZ, *ouvrant mystérieusement la grille.*

Voici le moment; entrons...

LA SENTINELLE.

Qui vive?

FRITZ.

Moi.

LA SENTINELLE.

Qui vous?

FRITZ.

Mi...

LA SENTINELLE.

Qui toi?...

FRITZ.

Fritz, le fils du Concierge : est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

LA SENTINELLE.

Pourquoi ouvrez-vous cette grille?

FRITZ.

Parce qu'elle est fermée.

ADMITION DU THEATRE FRANÇOIS

LA SENTINELLE.

AIR : *Vaudeville du Ballet des Pierrots.*

Je vous connais pour un bon drille ;
Mais, n'allez pas, imprudemment,
Avant le jour ouvrir la grille,
Quand la consigne le défend.

FRITZ.

Je ne sors pas, j'te le confesse,
Pour te mettre dans l'embarras ;
Ami, je vais voir ma maîtresse,
La consign' ne le défend pas.

LA SENTINELLE.

C'est bon ; sortez, les affaires d'amour ne me regardent pas.

FRITZ, *referme la grille, et arrive sur le devant du théâtre.*

Ah! m'y voici! Tout le monde dort encore, tant mieux; je crains tant qu'on me surprenne.... Montons à ce treillage; je serai au niveau de sa croisée....

AIR : *Vaudeville du vieux Chasseur.*

2 Hier au soir, elle me dit:
Tu frapperas à ma fenêtre;
Puis, ensuite, elle me promit
Que j'l'embrass'rais sans fair' de bruit.

(*Il monte au treillage et frappe à la croisée.*)

Pan, pan, f'sons-nous connaître,
Pan, pan, c'est bien comm' ça;
Pan, pan, ell' va paraître;
Pan, pan, ah! la voilà.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MARIE, *à sa croisée.*

MARIE.

Même air.

Imprudent! si l'on t'entendait,
Tu serais grondé par ton père...
Et si ma mèr' me surprenait,
Je suis sûr' qu'elle me battrait.
Chut, chut. (*il l'embrasse*) faut du mystère;
Chut, chut. (*Même jeu.*)

FRITZ.

Qu'c'est bon jarni

MARIE.

Chut, chut. (*Même jeu*)

FRITZ.

N'crains rien, ma chère.

MARIE.

Chut, chut. (*Même jeu.*)

FRITZ.

V'là qu'est fini.

MARIE.

Ah! grands dieux, si ma mère se réveillait !...

SCENE III.

Les Mêmes, LE PAGE, *escaladant les fossés pour sortir du jardin.*

LA SENTINELLE.

Qui vive?

LE PAGE.

Page de l'Empereur.

FRITZ, *suspendu au treillage.*

Nous sommes perdus!

MARIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ne sonne mot....

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

LE PAGE.

Pourquoi cela?

LA SENTINELLE.

On ne passe pas, vous dis-je.

LE PAGE.

Encore?

LA SENTINELLE.

Je vous répète qu'on ne passe pas.

(*Elle arme son fusil.*)

LE PAGE, *montant sur la balustrade du fossé.*

AIR *du Ménage de Garçon.*

Songe donc qu'un page riposte
Et que rien ne le fait trembler.

LA SENTINELLE.

Imprudent! je suis à mon poste;
Je vous ferai bien reculer. (*bis.*)

ADMION DU THEATRE DE BRUXELLES

LE PAGE.

Mais, ta menace est ridicule,
Ne pense pas m'épouvanter...
Apprends que, lorsque je recule,
Je recule pour mieux sauter. } *bis.*

(*Il saute dans le parc, la Sentinelle fait feu.*)

(*A la Sentinelle.*) Mon ami, je vous remercie. Voilà le signal donné...

(Après le coup de fusil, on entend un roulement de tambour dans la coulisse ; deux soldats arrivent sur le théâtre, parlent au page qui les renvoie, après avoir dit son nom et sa qualité. Pendant le morceau de musique, le Page arrête, en riant aux éclats, Fritz qui veut se sauver. Le jour paraît peu à peu.)

SCENE IV.

Les Mêmes, GUTTLER, la Mère GOUTTMAN, *arrivant successivement.*

MARIE, *à la croisée.*

AIR : *Il faut, il faut quitter Golconde.*

Oh ! ciel ! quel bruit et quel tapage !
Eh ! quoi ! c'est vous, Monsieur le Page !
Mais à qui donc en avez-vous ?
Pour faire une eselandre chez nous,
De ma mèr' craignez le courroux.

GUTTLER, *accourant.*

Oh ! ciel ! quel bruit et quel tapage !
C'est encore ce damné de Page !
Ce sont ces messieurs qui, chez nous,
Mettent tout sans dessus dessous.
Allons, Monsieur, expliquez-vous ?

La Mère GOUTTMAN, *accourant.*

Oh ! ciel ! quel bruit et quel tapage !
Parlez, parlez, Monsieur le Page ?
Ici, de grâce, expliquez-nous
Pourquoi chacun crie après vous ?

Ensemble.

MARIE.
De grâce, Monsieur, taisez-vous.
GUTTLER.
Allons, Monsieur, expliquez-vous ?
La Mère GOUTTMAN.
Allons, Monsieur, expliquez-vous ?
LE PAGE.
Je vais parler, mais taisez-vous.
FRITZ.
Ceci va mal tourner pour nous.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

GUTTLER, *arrêtant son fils.*

Ah! drôle! te voilà?

LE PAGE, *riant.*

Sentinelle, vous m'avez manqué.

LA SENTINELLE.

Ce n'est pas ma faute.

LA MÈRE GOUTTMAN.

Ah çà, Messieurs, pourriez-vous me dire ce que vous faites tous les deux sous la fenêtre de ma fille, à pareille heure?

GUTTLER, *à son fils.*

Et toi, vaurien?...

FRITZ.

Dame, mon père...

LE PAGE.

Je vais tout vous conter.

MARIE, *à part.*

Je suis perdue....

LE PAGE.

Mère Gouttman, votre fille est jolie.

La Mère GOUTTMAN.

Remerciez donc, Mademoiselle?

GUTTLER.

Allons, allons, Monsieur.

LE PAGE.

Je revenais hier de Vienne. Il était presque nuit; j'entends derrière une charmille la voix de la petite Marie: je me glisse à travers les branches, et j'apprends que l'on donnait un rendez-vous à M. Fritz qui s'était caché dans le boulingrin.

GUTTLER.

Ah! tu te caches dans les boulingrins.

FRITZ.

Fi! que c'est vilain d'être rapporteur comme ça, Monsieur le Page...

LE PAGE.

Chut! taisez-vous, jeune homme. La petite rusée de Marie lui donnait un rendez-vous sous sa fenêtre avant le jour. Je me dis de tout suite, Monsieur Fritz est un heureux coquin, et pourquoi n'irais-je pas à sa place au rendez-vous?

GUTTLER.

Je reconnais bien là un page, ces Messieurs courent toujours après toutes les jolies filles.

FRITZ.

Et on dit qu'ils les attrappent souvent.

LE PAGE.

C'est vrai.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

5

A la ville, ainsi qu'aux champs,
Toute belle a notre hommage,
Et près d'elle on voit un Page
Soupirer quelques instans.
D'humeur folâtre et légère,
Inconstant par caractère,
Craignant un lien sévère,
S'il fuit les amours trop longs,
On en devine les causes :
Partout où naissent les roses,
On trouve des papillons.

GUTTLER, *à son fils.*

Ne t'avais-je pas défendu cent fois de parler à cette petite fille, petit drôle?

FRITZ.

Dame, mon père, je n'en épouserai jamais d'autres.

GUTTLER.

Eh bien! tu mourras garçon.

La Mère GOUTTMAN, *d'un air piqué.*

Qu'appelez-vous, Monsieur Guttler, une petite fille? Ne lui ai-je pas défendu cent fois aussi de parler à votre mauvais garnement de fils?

MARIE.

Ma mère, vous m'avez pourtant dit l'autre jour que Fritz était un bon sujet.

La Mère GOUTTMAN.

Taisez-vous, petite sotte, je ne vous ai jamais parlé de cela...

GUTTLER.

Une fille qui n'a rien, épouser le fils du concierge du parc de Schœnbrunn?

MARIE.

Je n'ai rien, je n'ai rien.

AIR *du vaudeville du Petit Courrier.*

6

J'ons mes quinze ans bien révolus;
J'ons un' figur' qu'on dit gentille;
J'ons des yeux où l'amour pétille;
J'ons p't-êtr' ben encor queuq's vertus;
J'ons une tournure innocente;
J'avons de l'honneur avec ça...
Et, sans êtr' coquett', moi je m'vante
Que Fritz s'arrang'rait ben d'tout c'là.

LE PAGE.

Je le crois bien.

Même air.

Oh! vous ne savez pas encor
Tout ce que vous valez, ma chère;
Je vous le dis, avec mystère,
Vous êtes un petit trésor.
Si son père est trop difficile,
Abandonnez ces rustres-là...
Avec moi venez à la ville,
Je vous déferai de tout ça.

La Mère GOUTTMAN.

Monsieur le Page, vous êtes d'une trop bonne famille pour nous.

LE PAGE.

Vous me faites beaucoup d'honneur, mère Gouttman.

GUTTLER.

Tout cela est bel et bon; mais au logis, Monsieur Fritz; et si je vous retrouve à rôder par ici, tu auras affaire à moi, entends-tu cela?

La Mère GOUTTMAN.

Mais voyez donc un peu quel embarras! parce que vous êtes concierge du parc? Si feu Monsieur Gouttman, mon mari, vivait encore, il le serait peut-être; il était militaire comme vous.

GUTTLER.

Oui, mais il est mort, et vous n'avez seulement pas votre pension. Si vous aviez votre pension; mais vous ne l'avez pas, votre pension.

La Mère GOUTTMAN.

Je l'aurai. Ma fille est allée au château hier...

GUTTLER.

Pardine! tout le monde y entrait; c'était jour public...

La Mère GOUTTMAN.

Elle a vu l'Empereur...

GUTTLER.

Parbleu! tout le monde le voyait; c'était jour public...

MARIE.

Oui, mais il m'a remarquée, je lui ai parlé.

GUTTLER.

Elle lui a parlé, croyez ça.

FRITZ, *bas à son père.*

Cependant, mon père, si elle lui a parlé.

GUTTLER.

Si elle lui a parlé, je te prie de te taire, toi...

MARIE.

Oui, j'étions à regarder les beaux orangers qui sont sur la terrasse; il m'a dit: Bonjour, la belle enfant.

La Mère GOUTTMAN.

Après, ma fille, après...

MARIE.

Comment vous nommez-vous? Marie Gouttman, pour vous servir. Où est votre père? Sire, il a été tué au service de Votre Majesté. Et votre mère? Sire, ma mère est la laitière qui est au bout de la grande avenue du parc. Là-dessus il m'a souri et il est parti.

GUTTLER.

Puisqu'il est parti, allons-nous en aussi, Monsieur mon fils, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR *du Vaudeville de six mois d'Absence.*

R'passe-moi vît' la grille;
Je te défends, tout de bon,
D'parler à c'te fille.

La Mère GOUTTMAN, *à Marie.*

Et toi de r'voir ce garçon.

GUTTLER.

J'te prouv'rai, j'espère,
Si tu port's ici tes pas,
Si je suis ton père
Ou si je ne le suis pas.

Ensemble.

La Mère GOUTTMAN.

R'pass' moi vît' la grille;
Je te defends, tout de bon,
D'parler à ma fille...
Et toi de r'voir ce garçon.

FRITZ.

Faut r'passer la grille,
Mon père l'veut, tout de bon.
Fuir un' fill' gentille,
Queu chagrin pour un garçon!

MARIE.

Faut qu'il r'pass' la grille;
Nos parens l'veul' tout de bon.
Dieux! qu'un' pauvre fille
A d'chagrins pour un garçon!

LE PAGE.

D'être seul je grille;
Je veux, pour bonne raison,
Consoler la fille
Et marier le garçon.

LE PAGE, *tout bas à Marie.*

Revenez, ma chère;
Je ferai votre bonheur :
Ma tête est légère;
Mais je possède un bon cœur.

Ensemble.

La Mère GOUTTMAN.
R'pass'moi vît'la grille, etc.
GUTTLER.
R'pass'moi vît'la grille, etc.
FRITZ.
Faut r'passer la grille, etc.
MARIE.
Faut qu'il r'pass'la grille, etc.
LE PAGE.
D'être seul je grille, etc.

(*Guttler emmène son fils; la mère Gouttman rentre avec sa fille; le Page reste seul.*)

SCENE V.

LE PAGE, *seul.*

Allons, voilà encore ma mauvaise tête qui m'a fait faire des sottises. Ces deux amans s'étaient donné un petit rendez-vous; j'avais bien besoin d'aller les troubler. C'est que ce Fritz est si bête, et cette petite Marie si gentille, que vraiment j'en suis fou. Ah! Gustave, allons, tâchez un peu d'être maître de vous, faites une bonne action dans votre vie; mariez ces jeunes gens-là; si vous avez troublé quelques ménages, mis au désespoir quelques tendrons, qu'il soit dit que vous avez assuré la tranquillité d'un mari et fait le bonheur d'une jeune fille... C'est difficile tout cela... Bah! bah! est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à un Page.

AIR *du vaudeville d'Agnès Sorel.*

S

Je fais et l'amour et la guerre:
Habile dans plusieurs métiers,
Au champ de Mars, comme à Cythère,
J'ai cueilli myrthes et lauriers.
Messager d'amour et de gloire,
Trompant l'ennemi, les jaloux,
Je sais remettre un billet doux
Et proclamer une victoire.

SCENE VI.

LE PAGE, MARIE, *accourant.*

MARIE.

Me voici, Monsieur Gustave.

LE PAGE, *riant.*

C'est bien, vous n'avez pas perdu de temps.

MARIE.

Mais vous, c'est bien mal, ce que vous avez dit tout à l'heure; qu'est-ce que nous vous avions fait, Fritz et moi, pour nous causer tant de chagrin?

LE PAGE.

C'est pour tout réparer que je vous fais revenir.

MARIE.

Allez, Monsieur, je vous déteste.

LE PAGE.

Et si avant ce soir, je vous fesais épouser Fritz?

MARIE.

Ah! alors, je vous aimerais...

LE PAGE.

Eh bien! c'est ce que je veux faire.

MARIE, *sautant de joie.*

C'est y possible?

LE PAGE.

Oui, c'est possible...Mais dites-moi, que me donnerez-vous?

MARIE.

Ce que je vous donnerai?... rien.

LE PAGE.

Rien... oh! c'est trop peu.

MARIE.

AIR: *Il y a cinquante ans et plus.*

Fritz m'oblige bien souvent,
Et n'veut jamais aucun gage;
Comm' vous êtes exigeant!
Fi! qu'c'est vilain (*bis.*) à votre âge...

LE PAGE.

Fritz est bien de son village...
Près de fille au doux maintien
Vous devez savoir qu'un Page, } *bis.*
Ne fait jamais rien pour rien. }

MARIE.

Dam' Monsieur, je ne savais pas ça, moi...

Même air.

Qu'est-c' qui vous f'rait ben plaisir ?
J'ons des fruits et du laitage ;
J'pouvons encor vous offrir
D'l'amitié (*bis.*) le simple hommage.

ADMTION DU THEATRE DE BRUXS.

LE PAGE.

De l'amitié ? . . Ah ! ah ! ah ! ah !

Suite de l'air.

Belle, il me faut davantage,
Pour que je vous serve bien :
Vous devez savoir qu'un Page } *bis.*
Ne fait jamais rien pour rien. }

MARIE.

Mafine ! je ne savons que vous donner, vous refusez tout...

LE PAGE.

Oh ! il y a quelque chose que vous ne m'avez pas offert, et que je ne refuserais pas.

MARIE.

Quoi ?

LE PAGE.

Un baiser. . .

MARIE.

Un baiser ? oh ! pour ça non. . . Fritz n'en aurait pas. . . ainsi.

LE PAGE.

Fritz, à la bonne heure. . . mais moi.

MARIE.

Écoutez ; si vous parvenez à me faire épouser Fritz. . . je vous promets un baiser le lendemain de mon mariage.

LE PAGE.

Le lendemain ! que voudriez-vous que j'en fisse ?

MARIE.

Eh bien ! Monsieur, vous n'en n'aurez pas du tout. . . puisque vous êtes comme ça.

LE PAGE.

Prenez garde. . . au lieu d'un j'en exigerai deux.

(Il la lutine pendant tout le reste de la scène.)

MARIE.

C'est ce que nous verrons. . .

LE PAGE.

Ah ! parbleu ! c'est ce que nous allons voir tout de suite.

(Il court après elle.)

MARIE.

Finisez...

(Fritz paraît, dans ce moment, dans le fond du théâtre et se cache derrière un arbre.)

LE PAGE.

Air : *Adieu ! je vous fuis, bois charmant.*

N° 10

Pour m'engager à vous servir,
Du marché je veux un à compte.

MARIE.

Monsieur, voulez-vous bien finir...
Comment! n'avez-vous pas de honte !..

LE PAGE.

Vous voulez rire, en vérité,
Ce refus est un badinage. (*Il l'embrasse.*)

MARIE.

Monsieur, vous êtes effronté...

LE PAGE. (*Il se sauve en l'embrassant.*)

Je suis effronté comme un Page.

SCENE VII.

MARIE, FRITZ.

FRITZ.

C'est très-joli, Mamselle Marie, je vous fais mon compliment.

MARIE.

C'est que...

FRITZ.

C'est que... c'est que... on vous embrasse, je le vois bien...

MARIE.

C'est pour te rendre service.

FRITZ.

Pour me rendre service ? Je vous suis bien obligé.

MARIE.

Vas-tu recommencer encore ta vilaine défiance ?

FRITZ.

Il y a pas de quoi, n'est-ce pas Mamselle... un Page qui vous embrasse à mon nez...

MARIE.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

N° 11

Ne va donc pas montrer d'humeur ;
Pour un p'tit baiser qu'il réclame ;
Il veut être ton protecteur,
Et prétend que j'soyons ta femme.

Archives de la Ville de Bruxelles

FRITZ, *avec humeur.*

Pardin', tant qu'il vous cajol'ra,
De ses soins je n'somm's pas en peine;
Des protecteux comm' celui-là,
J'en trouverons à la douzaine.

MARIE.

Oh ! le vilain jaloux ! il a toujours été comme ça.

FRITZ, *en colère.*

C'est bon, Mamselle, j'ons des yeux... j'ons vu ce que j'ons vu... C'est fini, je ne voulons plus de vous.

MARIE.

Eh ben ! tant mieux; j'en trouverons un autre qui ne fera pas tant son renchéri, je sais ben pourquoi vous dites ça. (*Elle pleure.*) Est-ce ma faute à moi, si je n'sommes que la fille d'une laitière?

FRITZ.

Voyez où est-ce qu'elle va chercher tout ça, par exemple; je ne vous avons jamais reproché vot' naissance, est-ce ma faute à moi si j'avons un nom plus distingué que le vôtre? si je sommes le fils du concierge du parc de Schœnbrunn. (*Il pleure.*)

MARIE.

Allez, Monsieur le vaniteux, je ne vous épouserons jamais.

FRITZ.

Ni moi non plus. (*Fausse sortie.*) Dites-moi, Mamselle Marie, comment s'y prendra-t-il pour que je t'épouse?..

MARIE.

Dam' c'est son secret, il ne me l'a pas dit...

FRITZ.

Ah ! ça écoute donc; qu'il nous marie, c'est bien, pourvu que je ne le voie plus rôder autour de toi.

MARIE.

Écoute, Fritz, c' n'est pas tout que d'être marié, il faut encore être honnête...

FRITZ, *sérieusement.*

C'est comme ça que je l'entendons.

MARIE.

Il ne serait pas mal d'inviter Monsieur le Page à notre noce.

FRITZ.

Ah ! pour ça, je ne le veux pas, vous ne me ferez pas entendre raison là-dessus.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

12

Je crains les caquets du village,
Et mon amour m'en fait la loi;
A not' noc' si l'on voyait l'page,
Tout l'mond' se gausserait de moi. (*bis.*)

Je n'somm's pas de ces bons apôtres,
Qu'on montre au doigt dans leurs cantons;
J' veux bien payer les violons...
Mais pas pour fair' danser les autres.

(*On entend, dans la coulisse, appeler Fritz et Marie.*)

MARIE.

Ah ! mon dieu, v'la ma mère qui m'appelle...

FRITZ.

Ciel ! v'la mon père qui vient.

(Ils se sauvent.)

SCENE VIII.

Les Mêmes, GUTTLER, La Mère GOUTTMAN.

La Mère GOUTTMAN.

Encore vous ici ?

GUTTLER.

Et vous...

La Mère GOUTTMAN.

Sans doute qu'un motif vous y attire ?

GUTTLER.

Pas plus que vous, Madame Gouttman.

AIR : *Fragment du duo de la Fausse Magie.*

La Mère GOUTTMAN.

Je voyons, à votre mine,
La frayeur qui vous domine;
Vous surveillez votre fils.

GUTTLER.

C'est vrai, Madam' le devine,
Ici j'croyais trouver Fritz.

La Mère GOUTTMAN.

Votre crainte est inutile;
Mon enfant est trop docile
Pour braver ma volonté.

GUTTLER.

Moi, je n'somm's pas si tranquille,
J'savons qu'Fritz est entêté.

Ensemble.

La Mère GOUTTMAN.

Votre crainte est inutile;
Mon enfant est trop docile
Pour braver ma volonté.

GUTTLER.

Je ne somm's pas si tranquille;
Car, si vot' fille est docile,
Mon fils est très-entêté.

La Mère GOUTTMAN.

Il se tourmente.

GUTTLER.

Qu'elle est plaisante!

Ensemble.

La Mère GOUTTMAN.

Il se tourmente,
Il s'épouvante :
Ah! sa méfiance est plaisante,
Très-plaisante, en vérité.

GUTTLER.

Je la tourmente,
Je l'épouvante :
Ah! sa crainte est trop plaisante,
Trop plaisante, en vérité.

La Mère GOUTTEMAN.

Votre crainte est inutile,
J'vous l'ons souvent répété;
Ça n'est pas comme à la ville,
Et j'ons un' fill' trop docile
Pour braver ma volonté.

GUTTLER.

Elle n'est pas si tranquille
Qu'ell' le paraît d'son côté :
J'crains moi-mêm' quenqu' tour habile;
Car, si sa fille est docile,
Mon fils est très-entêté.

ADMITTON DU THEATRE DES RUES

La Mère GOUTTMAN.

Il se tourmente.

GUTTLER.

Quelle est plaisante!

Ensemble.

La Mère GOUTTMAN.

Il se tourmente.
Il se tourmente.
Dieux! qu'sa méfiance est plaisante!
J'en veux rire en liberté.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
J'en veux rire en liberté.

GUTTLER.

Je la tourmente.
Je la tourmente.
Dieux! qu'sa méfiance est plaisante!
J'en veux rire en liberté
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
J'en veux rire en liberté.

SCENE IX.

Les Mêmes, FRITZ, ensuite MARIE.

FRITZ, *accourant.*

Mon père, mère Gouttman, Mamselle Marie, v'la Monsieur Gustave, le page de l'Empereur; tout le village le devance; c'est un train, un fracas; je ne savons ce qu'il vient faire. . .

GUTTLER.

Comment tout le village ?

FRITZ.

On dit que c'est pour apporter un beau présent à quelqu'un.

La Mère GOUTTMAN.

Mamselle Marie, descendez vite. . . descendez vite.

MARIE *accourant.*

Me v'la, quoi donc qui a de nouveau ? . .

SCENE X.

Les Mêmes, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR *de la marche du Passage du Mont Saint-Bernard.*

Pour nous quel honneur !
Pour nous quel bonheur !
Est-il vrai qu'un Page
De l'Empereur
Vient, dans ce canton,
Rendre hommage,
Dit-on,
A certain tendron
Dont on
N'sait pas l'nom ?

UNE PAYSANNE.

Est-ce pour Silvie ?

UNE AUTRE.

Est-ce pour Julie ?

FRITZ.

Est-ce pour Marie?

UNE PAYSANNE.

Est-ce pour Suzon?

CHOEUR.

Pour nous quel honneur! etc.

SCENE XI.

Les Mêmes, LE PAGE *suivi de deux Domestiques en grande livrée, portant une corbeille d'oranges, richement ornée, sur un coussin brodé en or.*

CHOEUR DE PAYSANS.

AIR: *Vaudeville de la visite à Saint-Cyr.*

15

Amis, quell' brillante corbeille!
Pour qui donc est ce beau présent?
Quelle faveur sans pareille!
Dit's-nous donc à quell' merveille
Vous offrez c't'hommage éclatant. (*bis.*)

LE PAGE, *présentant la corbeille d'Oranges à Marie.*

AIR *de la romance de Fielding.*

16

Un monarque, l'honneur du trône,
Dans mes mains souvent à remis,
Comme un gage cher à Bellonne,
Les drapeaux qu'il avait conquis.
Mais, en ce jour, oubliant sa vaillance,
De votre candeur enchanté,
C'est par ma voix que sa toute-puissance
Vient rendre hommage à la beauté.

(*Il donne la corbeille d'oranges à Marie.*)

CHOEUR.

AIR: *Dans une chaumière.* (de la Chaumière Moscovite.)

17

Brillante corbeille!
Oh! le beau présent!
Faveur sans pareille! (*bis*)
Hommage éclatant!

GUTTLER.

Monsieur le Page, expliquez-vous plus clairement ?

La Mère GOUTTMAN.

Ma fill' qu'est-ce que cela veut dire ?

FRITZ, *fâché.*

Oui, Mamselle, quoi t'est-ce que cela veut dire ? l'Empereur qui vous envoie des oranges ? . .

LE PAGE.

Je viens exprès.

FRITZ, *à part.*

Exprès. . . pour me faire enrager.

MARIE.

Est-ce ma faute à moi?

AIR : *Fille avant le mariage.* (des Landes.)

Hier j'étions sur la terrasse ;
J'admirions un oranger :
V'là qu'soudain l'Empereur passe ;
J'le r'gardons sans m'déranger :
Y m'sourit ; moi, j'lui témoigne
Aussitôt l'même intérêt ;
Y'me r'garde, puis il s'éloigne
En m'donnant un p'tit soufflet :
Sans mentir,
Sans mentir,
Son soufflet m'a fait plaisir.

FRITZ.

Comment, mon père, son soufflet lui a fait plaisir?

GUTTLER.

Oh ! mon pauvre Fritz. . . voila un fier soufflet que tu reçois là. . . .

MARIE.

Même air.

Vraiment, je somm's en délire
Des bontés d'notre Empereur.
Monsieur l'Page, courrez lui dire
Que j'l'aimons de tout not'cœur.

J'ons l'âme bien satisfaite
De ce favorable accueil;
Quoiqu' je n'soyons pas coquette,
J'en ons un p'tit brin d'orgueil :
Sans mentir,
Sans mentir,
Sa Corbeill' m'a fait plaisir.

FRITZ.

Vous l'entendez mon père... sa corbeille lui fait plaisir.

GUTTLER.

Que veux-tu mon fils ?

La Mère GOUTTMAN.

Monsieur le Page, je voudrais pourtant bien savoir ce qui attire ma fille une pareille faveur.

LE PAGE.

Madame Gouttman, l'Empereur n'a pas pu remarquer sans émotion, l'air de candeur de la charmante Marie, Sa Majesté a pensé que l'hommage de ces fruits en satisfaisant les désirs que votre fille a paru manifester en les regardant, serait en même-temps pour elle le garant de sa bienveillance et de sa puissante protection.

La Mère GOUTTMAN, *avec joie.*

De sa puissante protection ! est-ce t'y ben possible ça ? ah ! si c'était vrai !

LE PAGE.

C'est très-vrai, et la démarche que j'ai faite le prouve.

MARIE.

Comment, Sa Majesté s'est souvenue de moi ?

FRITZ.

J'crois ben...

GUTTLER, *à part.*

Adieu le mariage...

La Mère GOUTTMAN.

Qu'eu bonheur ! qu'eu joie !

AIR : *Nous nous marirons dimanche.*

J'ons tant
D'content'ment
Que, dans ce moment,
Faut que ma gaîté s'épanche;
T'nez, Monsieur Guttler,
Vous qu'étiez si fier,
Avec vous j'allons êtr' franche :
En not' faveur,
Puisque not' Emp'reur
Penche;

Puisque, céans,
Je l'avons dans
La manche,
Fritz, mon cher ami,
Prends-en ton parti, (*elle lui en ratisse*)
T'épous'ras ma fill' dimanche.

(*Elle emmène sa fille.*)

CHOEUR.

LES VILLAGEOIS, *en sortant.*

Fritz, mon cher ami,
Prends-en ton parti,
Tu te mariras dimanche.

SCENE XII.

GUTTLER, FRITZ, LE PAGE.

LE PAGE.

Eh bien! Monsieur Guttler, vous avez fait ce matin une belle affaire?

GUTTLER.

Qui diable aussi se serait douté que l'Empereur aurait envoyé des oranges à cette petite Marie?

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

J'ai fait une bévue,
Et j'convenons, hélas!
Qu'à c'te grâce imprévue
Je ne m'attendais pas.

LE PAGE, *suite de l'air.*

De votre bonhomie
On va rire partout;
Avec fille jolie
Il faut s'attendre à tout.

FRITZ, *à part.*

Je suis résigné.

GUTTLER.

Bah! bah! parce qu'on a envoyé une corbeille d'oranges! Dans tout cela, je ne vois que des oranges.

LE PAGE, *avec importance.*

Tant pis pour vous si vous n'y voyez que cela; quant à moi, j'y vois l'origine de la faveur la plus distinguée.

FRITZ.

Vous entendez, mon père.

LE PAGE.

Monsieur Guttler, si comme moi vous viviez à la Cour, vous sentiriez toutes les conséquences d'un pareil cadeau.

AIR : *de Figaro.*

Avec un peu d'indulgence ;
Lorsqu'un Prince nous sourit,
Soudain, chacun nous encense,
Et pour nous tout s'embellit :
Avoir un crédit immense,
S'élever au plus haut rang,
C'est l'affaire d'un moment.

21

FRITZ.

Vous entendez, mon père.

GUTTLER.

Oui, je sais cela...mais...

Même air.

Par une chance commune,
A la Cour, on voit souvent
Que notre éclat importune
Maint habile courtisan :
On perd crédit et fortune ;
On retombe lourdement ;
C'est l'affaire d'un moment.

LE PAGE.

Malgré vos beaux raisonnemens, je vois toujours, pour la petite Marie, une bien belle perspective.

FRITZ.

Vous entendez, mon père, une bien belle perspective...

GUTTLER.

Est-ce que je pouvais prévoir ce qui vient d'arriver ?

LE PAGE.

Pensez y bien M. Guttler; qui sait ce que peut devenir une petite fille protégée par l'Empereur. Je ne serais pas étonné qu'elle devînt bientôt une grande dame.

GUTTLER.

Quand vous me direz cent fois la même chose, le mal est fait.

LE PAGE.

Je vous dis cela par intérêt pour vous, père Guttler. Votre fils aime beaucoup la petite Marie ; je crois que la petite l'aime beaucoup aussi...cela aurait fait un bon mariage.

FRITZ.

Vous entendez, mon père, un bon mariage.

GUTTLER.

Eh bien ! que veux-tu mon garçon, puisque tout est rompu, il n'y faut plus penser...

LE PAGE.

Je m'intéresse à vous, père Guttler, vous avez servi sous mon père.

GUTTLER, *ôtant son chapeau.*

Monsieur le feld-maréchal de Rheinsberg... Je m'en souviens, j'ai eu l'honneur d'être pendant quarante-cinq ans caporal sous ses ordres.

LE PAGE.

L'amitié que je vous porte me fait un devoir de tout arranger. Faites une démarche. La mère Gouttman aime sa fille ; elle sera peut-être plus accommodante que vous ne pensez.

GUTTLER.

Vous voyez, mon fils, ce que vous me coûtez.

FRITZ.

Allez parler à la mère Gouttman.

LE PAGE.

AIR : *Ah! je le tiens.* (d'Ambroise.)

Allons, ayez de la prudence;
Mettez à bas votre arrogance.

FRITZ.

Mon père, écoutez ses avis.

GUTTLER.

Ah! dans ce moment, mon cher fils,
C'est pour toi seul que je les suis.

LE PAGE.

Je puis m'applaudir de ma ruse,
Car il ne se doute de rien;
Leur bonheur sera mon excuse.
Ah! je le tien; ah! je le tien, etc.

Ensemble.

GUTTLER.

Je ne sais pas si je m'abuse,
Mais ce projet me semble bien;
Ton bonheur sera mon excuse.
Ah! tu la tien; va ne crains rien, etc.

FRITZ.

Je ne sais pas si je m'abuse,
Ma maîtress' va d'venir mon bien;
En vain sa mèr' me la refuse.
Ah! je la tien, ah! je la tien.

LE PAGE.

Je puis m'applaudir de ma ruse, etc.

(*Le Page et Fritz sortent.*)

GUTTLER, *seul.*

Allons donc, puisqu'il le faut, trouver la mère Gouttman.

SCENE XIII.

La Mère GOUTTMAN, GUTTLER.

La Mère GOUTTMAN, *en toilette; un panier sous le bras:*
Ah! vous encore ici, Guttler.

GUTTLER.

Madame Gouttman, peut-on vous demander pourquoi cette grande et brillante toilette?

La Mère GOUTTMAN, *avec fierté.*

Dans la position où je me trouve, vous pensez que certainement je ne puis pas faire autrement.

GUTTLER.

Où allez vous avec ce panier sous votre bras?

La Mère GOUTTMAN.

Vous devriez le deviner.

AIR *Vaudeville des Petits Savoyards.*

Sachez quel systême est le nôtre:
Ma mère, avec son gros bon sens,
Me répétait, dans tout les tems,
Un' politesse en vaut une autre.
Puis'qu' notre Emp'reur, depuis c'matin,
A ses bontés n'met aucun terme;
Puisqu'il nous donn' des fruits de son jardin;
J'y portons des œufs frais de not' ferme.

GUTTLER.

Mais, Mère Gouttman, vous perdez la tête; jusqu'à présent je ne voyons rien de bien brillant dans tout ça.

La Mère GOUTTMAN.

Eh bien! Monsieur Guttler, nous verrons; attendons; patience.

GUTTLER.

Ah ça! qu'est-ce que j'entendons-là?

La Mère GOUTTMAN.

Comment donc, voici toutes les jeunes filles du village avec des bouquets!

GUTTLER.

Qu'est-ce qu'elles viennent donc faire par ici ?

La Mère GOUTTMAN.

Heim ! père Guttler, quand je vous disais...

SCENE XIV.

Les Mêmes, les jeunes Filles du village, avec des bouquets à la main, le Bailli à leur tête.

CHOEUR.

Vaudeville de Béranger.

Je v'nons, à la gentill' Marie,
Offrir nos bouquets de bon cœur,
Puisque tout le monde publie
Qu'elle a la faveur de l'Emp'reur. *(bis.)*

La Mère GOUTTMAN.

Quoi ! pour ma fill' tout's ces louanges !
D'plaisir je ne me sentons plus.

GUTTLER.

Si votre fille a d'bell's oranges,
Mon fils aura de bons écus.

CHOEUR.

J'venons à la gentill' Marie, etc.

La Mère GOUTTMAN.

Comment, mes amis, tous ces hommages-là sont pour ma fille ?

LE BAILLI.

Madame Gouttman, nous ne faisons que notre devoir.

GUTTLER, *à part.*

Ah ! diable ! je commence à croire que le page avait raison. (*Bas au Bailli.*) Dites-donc, Monsieur le Bailli, est-ce pour tout de bon ?

LE BAILLI.

Certainement ; c'est une petite fille qui peut aller beaucoup plus loin que vous ne pensez, Monsieur Guttler.

La Mère GOUTTMAN, *après avoir reçu les bouquets.*

Mes bons amis, je vous remercie pour ma fille, et je vous invite tous à dîner pour demain.

LE BAILLI.

C'est bien de l'honneur, Madame Gouttman.

GUTTLER, *à part.*

Tout le monde l'entoure ; il faut l'amadouer. (*Haut.*) Permettez, Madame Gouttman, que je joigne mes félicitations, et...

LA MÈRE GOUTTMAN.

Comment, Guttler, vous voilà bien radouci ?... Avez-vous besoin de ma protection à la Cour? Parlez, je ne sommes pas si fière que vous.

GUTTLER.

Il ne s'agit pas de ça. Je voulais vous parler du mariage de votre fille avec mon fils. Vous savez que c'était l'intention de feu votre mari, ce bon Gouttman ..

La Mère GOUTTMAN.

Comment donc; mais vous ne disiez pas ça ce matin ? Guttler, ma fille, peut prétendre à mieux que votre Fritz.

GUTTLER.

Mais on peut tout arranger. Si je faisais des sacrifices...si je lui donnais ma petite ferme qui est là-bas au bout du village.

La Mère GOUTTMAN.

Laissez-donc, laissez donc, votre ferme; belle bagatelle ! dans la passe où je nous trouvons.

GUTTLER.

Dame ! vous êtes bien difficile ?

UNE PAYSANNE.

Madame Gouttman, si j'osais...

La Mère GOUTTMAN, *avec bonté.*

Parle, ma petite Louise, parle.

LA PAYSANNE.

Il ne faudrait à Guillaume, pour m'épouser, qu'une place de garde-chasse. Il y en a une vacante; si vous vouliez dire un mot en sa faveur à votre fille....

La Mère GOUTTMAN.

Ce n'est que ça, ma petite? sois tranquille, tu épouseras Guillaume. Je me charge de le faire placer; c'est comme s'il l'était.

LA PAYSANNE.

Grand merci.

GUTTLER, *à part.*

Comment donc ! mais c'est qu'on la cajole. Allons, voyons, ne perdons pas de temps... (*Haut.*) Madame Gouttman.

La Mère GOUTTMAN.

Encore...

GUTTLER.

Un seul mot, si je donnais ma charge à mon fils.

La Mère GOUTTMAN.

Votre charge. ah ben oui ! quand ma fille peut être demain une grande dame.

GUTTLER.

Oh ! diantre, vous croyez donc qu'elle va épouser un Crésus ?..

La Mère GOUTTMAN.

Mais, on ne sait pas...

LE BAILLI, *d'un air patelin.*

Il est sûr, madame Gouttman, que vous avez une bien belle perspective; et si je ne craignais pas d'être importun...

La Mère GOUTTMAN, *avec importance.*

Comment donc, M. le Bailli ? mais je serai enchantée de vous rendre service : que puis-je faire pour vous? Faut-il vous recommander à l'Empereur? vous n'avez qu'à dire.

LE BAILLI.

Ma place est médiocre; je ne doute pas qu'un mot dit en ma faveur par la gentille Marie ne me fût très-profitable.

GUTTLER, *à part.*

Comment donc, le Bailli aussi?

La Mère GOUTTMAN.

Demandez, M. le Bailli; demandez.

LE BAILLY.

Une place de conseiller intime me conviendrait sous tous les rapports...

La Mère GOUTTMAN.

Ce n'est que çà! vous l'aurez, vous l'aurez; c'est moi qui vous la promets : vous pouvez y compter.

GUTTLER, *à part.*

Ah! ben, par exemple, il n'y a pas une minute à perdre. (*Haut.*) Madame Gouttman, j'ai fort à cœur de faire cette alliance, et il n'est pas de sacrifice que je ne fasse pour le bonheur de nos enfans.

La Mère GOUTTMAN.

Bah! bah! votre charge, votre ferme, tout çà ne me séduit pas.

GUTTLER.

Mais enfin si je donnais tous mes biens; là, tous mes biens?..

La Mère GOUTTMAN, *hésitant.*

Tous vos biens?..

GUTTLER.

Oui, tous mes biens; c'est mon intention.

La Mère GOUTTMAN.

Ah! alors vous m'en direz tant.

GUTTLER.

Et puis le crédit de votre fille pourra pousser mon fils dans le militaire.

La Mère GOUTTMAN.

Ma foi, vous avez raison.

GUTTLER.

Il a du zèle, de l'activité; il est un peu poltron, voilà tout; mais dès qu'il aura vu une fois le feu...

La Mère GOUTTMAN.

Mais, je réfléchis.

GUTTLER.

Il ne tient qu'à vous que Fritz ne soit un jour caporal. Vous le voyez... ne vous reprochez pas d'avoir nui à son avancement.

LE BAILLI.

Ah! mère Gouttman, puisqu'il donne tous ces biens, vous ne pouvez pas lui refuser...

La Mère GOUTTMAN.

Vous le voulez absolument?

GUTTLER.

Si je le veux, mordienne! c'est mon désir le plus vif... Et vous qui parlez, vous en serez tout à l'heure aussi contente que moi.

La Mère GOUTTMAN.

Allons, touchons-là; courrons chez le tabellion..

GUTTLER,

C'est dit...

AIR; *L'amitié vive et pure.*

J'sais qu'Marie est gentille;
Qu'ell' f'ra l'bonheur d'son mari.
J'savons ben qu'la jeun' fille
Peut trouver un rich' parti
Qui la fass' rouler carosse,
Couvert' d'or, de diamans;
Mais vaut encor mieux la noce,
La noce des bonnes gens.

La Mère GOUTTMAN et les Paysannes.

J'pens' comm' vous; vaut mieux la noce,
La noce des bonnes gens.

(Ils sortent bras dessus bras dessous.)

ADMITTIT DU THEATRE DES FRUITS

SCENE XV.

MARIE, *seule, sortant de la maison.*

Eh ben! où vont-ils donc ensemble? Ce matin ils se boudaient, se disputaient, et les voilà qui chantent et qui dansent: ils sont bien heureux d'être gais! Quant à moi, j'nons guère envie de rire... Mon Dieu, voilà ce pauvre Fritz, comme il a l'air triste!

SCENE XVI.

FRITZ, MARIE.

FRITZ.

Mamselle Marie, je venons vous faire nos adieux... D'après les bruits qui courent dans le village, je vois ben que je ne serons jamais votre mari.

MARIE, *tristement.*

Dam', Fritz. que veux-tu? je t'aimons toujours bien; c'est ma mère qui veut que j'aillions à la cour: elle dit que j'vons devenir une grande dame.

FRITZ.

Quoi t'est-ce que vous irez faire à la cour? croyez-vous que vous serez plus heureuse qu'ici?

MARIE.

Ma mère prétend que je m'y amuserai beaucoup.

FRITZ.

Il avait ben à faire ce maudit Page de venir vous escroquer un baiser!.. Si c'est comme çà qu'il tient sa promesse et qu'il nous marie, je ne risquons rien.

MARIE.

Allons, Fritz, ne te chagrine pas; c'est peut-être pour mon bien qu'il a fait tout çà. Si je fesons fortune, je te ferons venir auprès de nous.

FRITZ, *pleurant.*

Vous pouvez ben la garder vot' fortune je n'en voulons pas.

MARIE.

T'aimerais donc mieux que je restassions toujours comme me v'là?

FRITZ.

Certainement; je vous aimons cent fois mieux avec votre petite cotte rouge et votre petit corset blanc, qu'avec tous les beaux atours qu'on va vous donner...

MARIE.

Il faut que j'obéisse à ma mère, et puis d'ailleurs...

AIR: *Lon, lan, la, landerirette.*

26

Quand not' fortun' est facile,
Pourquoi fair' tant de façons;
Y faut bien que j sois docile,
Et que j'quittions nos cantons:
Quand on peut bri ler à la ville,
Doit-on rester près d'ses moutons?

FRITZ.

Jolis principes, mamselle Marie !

Même air.

J'voyons que d'coquetterie
Vous avez pris d'bonn's leçons,
Et qu'vous êtes éblouie
Des honneurs et des grands tons ;
Mais p't-êtr' qu'un jour, Mam'sell' Marie,
Vous reviendrez à vos moutons.

MARIE.

Eh ben, je reviendrons, et tu m'aimeras toujours.

FRITZ.

Moi ?...

MARIE.

Oui, toi....

FRITZ.

Mafine non ; j'allons de ce pas me consoler avec la petite Louison.

MARIE.

Tu t'en vas ?..

DUO.

Air : *Reste encore un moment.* (des Amours d'Été.)

Reste encore un moment,
Faut qu'tu pardonn's à Marie ;
Reste encore un moment,
Tu s'ras toujours mon amant.

FRITZ.

Suivez un goût futile
Et de coupables penchants ;
Amusez-vous à la ville,
Moi, j'vas vous pleurer aux champs.

(*Il va pour sortir, Marie le retient.*

Ensemble.

MARIE.

Reste encore un moment,
Faut qu'tu pardonn's à Marie ;
Reste encore un moment,
Tu s'ras toujours mon amant.

FRITZ.

Quittons-nous drès c'moment,
Mam'selle, faut que j'vous oublie ;
Quittons-nous drès c'moment,
J'n' pouvons plus êt' votre amant.

(*On entend une musique villageoise.*)

FRITZ.

Qu'est-ce que j'entendons?

MARIE.

On dirait d'une noce.

FRITZ.

Çà en a tout l'air, si ce n'est que mon père et votre mère sont à la tête.

SCENE XVII.

MARIE, FRITZ, GUTTLER, la Mère GOUTTMAN, le Bailli, Paysans, Paysannes.

CHOEUR.

AIR *d'une allemande de Mozart.*

28
ADMTION DU THEATRE DE BRUXS

Allons,
Sautons:
Fêtons,
Chantons,
Cette union chérie;
Qu'nos rigaudons
Et nos chansons
Animent nos { garçons. / tendrons.

GUTTLER.

Puisqu'ici
Marie
Se marie,
Faut, jarni,
En chasser le souci;
Faut aussi
Qu'ma cav' soit dégarnie,
Et qu'mon vin
Mett' tout l'village en train.

CHOEUR.

Allons,
Sautons:
Fêtons,
Chantons,
Cette union chérie;
Qu'nos rigaudons
Et nos chansons
Animent nos { tendrons. / garçons.

FRITZ.

Mon père, pardon si vous me retrouvez encore avec Mamselle Marie ; mais je venions pour lui faire nos adieux.

MARIE.

Ma mère, je vous jurons qu'il n'y a pas de notre faute.

GUTTLER.

Qu'est-ce que tu dis donc mon garçon ? tout est arrangé ; tu épouses Marie.

FRITZ.

C'est t'y croyable !..

MARIE.

Ah ! quel bonheur !

La Mère GOUTTMAN.

Eh ! eui, v'la Monsieur l'Bailly qui nous accompagne pour dresser le contrat.

FRITZ.

Comment mon père, vous consentez à notre mariage, vous qui m'aviez dit que jamais j'n'épouserions c'te p'tit' Marie ?

GUTTLER.

Je vous ai toujours dit, au contraire, que c'était la seule femme qui vous convînt dans le village.

FRITZ.

Mais cependant...

GUTTLER.

Allons, tais-toi et signe le contrat.

(Fritz signe.)

MARIE.

Mais ma mère, tout à l'heure vous me disiez encore...

La Mère GOUTTMAN.

Veux-tu te taire et signer.

(Marie signe.)

LE BAILLY.

Voilà qui est fait, père Guttler ; je m'y connais, j'ai fait beaucoup de mariages dans ma vie, mais je n'en connais pas un qui ait offert d'aussi grandes espérances.

GUTTLER.

J'ai donc bien fait ?

LE BALLY.

C'est un marché d'or.

GUTTLER.

J'ai pourtant donné ma charge, mes biens.

LE BALLY.

Vous avez bien fait, vous dis-je, mère Gouttman. tout le monde sera content de cette alliance...

GUTTLER.

Allons, morguenne, à présent ne nous occupons plus que de la noce.

FRITZ.

C'est ça ! que de la noce ; ça me regarde.

CHOEUR.

Allons,
Sautons :
Fêtons,
Chantons,
Cette union chérie ;
Qu'nos rigaudons
Et nos chansons.
Animent nos { tendrons / garçons.

MARIE.

Ah ! voilà Monsieur le Page qui revient.

La Mère GOUTTMAN.

C'est encore quelques bonnes nouvelles qu'il nous apporte.

GUTTLER.

Rangez-vous... rangez-vous...

La Mère GOUTTMAN.

Oui, faites place au Page de notre Empereur.

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, LE PAGE.

FRITZ.

Tiens, il n'a pas l'air si gai que ce matin.

MARIE.

C'est vrai, il a l'air embarrassé.

(Le Page hésite avant de parler)

GUTTLER.

Achevez Monsieur, achevez.

LE PAGE.

Vous me voyez bien affligé. Je viens réparer une erreur que j'ai commise, et reprendre la corbeille que je vous ai apportée ce matin.

TOUS.

Reprendre la corbeille !

LE PAGE.

Ah ! mon dieu oui.

MARIE.

Comment, elle n'était pas pour moi ?

LE PAGE.

Hélas ! non. L'intention de l'Empereur était qu'elle fût remise à la comtesse de Bruxhall.

LE PAGE.

AIR : *Loin des rayons brûlans du jour.*

Quant il m'a remis ce matin,
Cette Corbeille séduisante,
Je devais l'apporter soudain
A certaine femme charmante ;
A celle qui réunirait,
Bonté, candeur et gentillesse ;
Vous voyez, d'après ce portrait,
Que j'ai pu me tromper d'adresse.

La Mère GOUTTMAN.

Ah! quel malheur...

LE PAGE.

Puis je espérer, charmante Marie, que vous me pardonnerez cette méprise.

MARIE.

Il le faut bien, puisqu'elle est faite.

LE PAGE.

Si vous saviez combien je m'en veux...

MARIE.

Voici la corbeille.

GUTTLER.

Monsieur le Page, j'aurais mieux aimé que vous vous fussiez expliqué un peu plutôt...c'est que ça ma fait faire un nouveau mariage.

La Mère GOUTTMAN.

En seriez-vous fâché, Monsieur Guttler?

GUTTLER.

Je ne dis pas cela; mais enfin j'aurais mieux aimé que cela fût à faire.

LE PAGE.

Consolez-vous, Monsieur Guttler, je veux dédommager la gentille Marie du petit chagrin que je lui ai causé...

FRITZ.

Est-ce qu'il va encore l'embrasser?

LE PAGE.

AIR: *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Puisque, par moi, vous voyez disparaître
Et dignités et crédit et faveur;
Il est ici de mon devoir, peut-être,
De deux époux d'assurer le bonheur;
Je ferai seul tous les frais de la fête:
De ta moitié je serai le soutien,
Je veux placer cent florins sur sa tête.

FRITZ, *au page.*

Et sur la mienne est-ce que vous n'placerez rien.

LE PAGE.

Sois tranquille, j'y penserai.

GUTTLER.

Me voilà tranquille sur le sort de mon fils.

La Mère GOUTTMAN.

Eh ben! père Guttler, êtes-vous encore en colère?

GUTTLER.

Non, Mère Gouttman, touchez là.

La Mère GOUTTMAN.

Et de bonne amitié.

GUTTLER.

Ah ça! t'nez Monsieur Gustave, je commence à croire votre prétendue méprise n'était qu'une ruse de votre part

LE PAGE.

Vous pourriez bien avoir raison; mais ce n'est pas une ruse : on appelle cela un tour de page.

FRITZ.

Ah! par exemple, le tour est bon.

VAUDEVILLE.

AIR : *Je veux apprendre à vendanger.* (des vendangeurs.)

LE PAGE.

Je voulais unir deux amans,
En dépit des parens;
Ce couple heureux m'intéressait;
Pour finir cet ouvrage,
J'ai bien vu qu'il fallait
Un petit tour de Page.

GUTTLER.

Ah! Monsieur, vous aurez ici
Du travail, dieu merci;
Car, en voyant cet hymen là,
Bientôt, dans le village,
Chaque fille attendra
Un nouveau tour de page.

La Mère GOUTTMAN.

Ma foi, je croyais, en ce jour,
Que j'brill'rais à la cour;
J'en étions tout' fière, et voilà
Qu' ma faveur déménage,
Morguenne, on m'a joué là..
Un mauvais tour de Page.

FRITZ.

A présent que nous somm's unis,
Retiens bien mes avis,
Je ne verrions qu'avec dépit
C'Monsieur sur ton passage;
J'tremblerais qu'il ne m'fît
Un vilain tour de Page.

MARIE.

Nous v'là, par le dieu des amours,
Engagés pour toujours;
Mais si tu n'charmais pas le cours
De not' petit ménage,
J'pourrions avoir recours
A quelque tour de Page.

LE PAGE, *au Public.*

Avec de tout petits portraits,
De tout petits couplets,
D'un parterre qui s'y connaît,
Enlever le suffrage,
Ah! Messieurs, ce serait
Un joli tour de Page.

FIN.

ADMTION DU THEATRE DE RUE

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

rugulosa